

Zoom a été créée le 26 avril 2016 au Théâtre du Jeu de Paume.

Production 7^e Ciel **Coproduction** Théâtre du Jeu de Paume **Aide à la résidence** Les Nuits de L'Enclave des Papes **Mise à disposition** Le Pôle Nord, Le théâtre de la Joliette/Minoterie, La Friche Belle de Mai, Le Théâtre de Fos sur mer/Scènes et Cinés Ouest Provence **Avec le soutien** de la ville de Marseille, du Fonds d'Insertion pour Jeunes Artistes Dramatiques, DRAC et région PACA, de la région PACA et de la SPEDIDAM

© photo visuel : Jean-Christophe Fabron

Texte édité par Lansman Editeur



Gilles Granouillet

Mise en scène par Marie Provence.

REVUE DE PRESSE

Tant qu'il y aura des mères

Le texte de Gilles Granouillet, *Zoom*, est un long monologue qui débute par la traditionnelle rencontre parents-profs de début d'année. Le professeur principal est en retard, une femme se lève, et profitant de ce moment vide, raconte. **Histoire de mère, d'éducation, de vie peuplée d'échecs, d'attentes, d'espérances, grandes bien sûr, démesurées, à la hauteur de l'amour porté à son fils Burt.** Curieux prénom... Souvenir du jour de la conception, dans une salle de cinéma déserte, lors de la projection de *Tant qu'il y aura des hommes*. Le père, un certain Bernard, quitte la jeune fille de dix-sept ans qu'il vient d'engrosser, conquête d'un soir. « Un film raté dès le début » dira-t-elle.

Reste le prénom donné à son enfant, Burt, réminiscence de Burt Lancaster... et rêve hollywoodien en prime. La jeune mère rejetée par sa famille va connaître foyers d'accueil pour filles-mères, appartement minuscule de banlieue parisienne, le défilé des assistantes sociales et autres travailleurs sociaux censés l'aider... et qui la ruinent en café (elle devra en voler pour continuer à en offrir à ces personnes qui n'ont en fait pas conscience de la réalité de la misère dans laquelle elle se trouve !). Mais par dessus tout il y a la volonté de permettre à son fils, Burt, d'accéder à la carrière cinématographique à laquelle les conditions de sa conception l'ont assurément prédestiné. **Revanche sur la vie, les sacrifices, l'injustice du sort, la médiocrité, transcrite dans une langue simple, emplie d'humour tendre et d'ironie ravageuse.**

Le tour de force de Marie Provence dans son adaptation et sa mise en scène est d'avoir diffracté la parole de cette mère excessive, abusive, aimante, innocente et effrontée, en trois personnages, trois femmes (Marion Duquenne, Lucile Oza, Marie Provence) qui tour à tour ou ensemble, reconstituent le puzzle de la vie de la mère de Burt, cet « enfant difficile », dont les échecs scolaires sont effacés par la quête d'un rôle, la chasse au casting, la course aux auditions. Burt doit faire du cinéma ! Emportée dans ses aveuglements, confondant vie et fiction, elle prend peu à peu une dimension d'héroïne tragique, en proie à l'hybris, la démesure propre aux figures de la tragédie grecque antique. Sa volonté de reconnaissance du talent inné de son fils, évidemment, merveilleux, occulte la réalité, ou même les désirs de l'enfant, qui ne tiennent pas de place dans le délire maternel. La jeune femme s'enfonce peu à peu dans la folie; les passages musicaux, rappelant les comédies musicales d'Hollywood en scandent la progression, avec une verve éblouissante. Ayant commis l'irréparable pour que son fils obtienne le rôle de « fils d'Obélix », elle purge quatre années de prison... Enfin libre, la revoilà, à une réunion parents-profs, pour le plaisir d'en retrouver le rythme, l'atmosphère... le professeur principal est en retard... la pièce retourne sur elle même...

Entre-temps, une prise de conscience, une belle réflexion sur l'éducation, qui ne peut pas, ne doit pas être la projection des désirs parentaux, mais l'écoute de cet être qui est, certes, une création, mais aussi une personne avec ses désirs ses aspirations, qu'il est nécessaire de prendre en compte. On est happé par la fougue des comédiennes, qui tour à tour incarnent cette mère digne de celle de Visconti dans *Bellissima*, ou de Romain Gary, dans *La promesse de l'aube*... Pas de prénom, tant cette figure a un caractère universel. **La pièce échappe avec intelligence aux pièges du pathos, à la grandiloquence, au misérabilisme, et dessine avec une sensibilité à fleur de peau un portrait d'une bouleversante justesse,** porté avec un même élan par les trois actrices, Parques de

ce destin dont elles tissent les fils avec esprit. On déplace des assemblées de chaises, le pop-corn envahit la scène, dévoré goulûment, élément cinématographique essentiel ! **Et tout cela est doté d'une poésie humaine infinie.**

ZIBELINE //MARYVONNE COLOMBANI



Zoom de Gilles Granouillet mis en scène par Marie Provence, la langue de la solitude d'une fille paumée en quête de rêves hollywoodiens pour son fils, Burt.

Une jeune fille d'aujourd'hui accouche à dix sept d'un enfant conçu pendant la projection d'un film dans une salle de cinéma vide de tout public. Bernard, son copain, incarne à lui-seul tous les rôles de *Tant qu'il y aura des hommes*, le titre du film. Une brève rencontre amoureuse, un coup tiré entre deux rangées de fauteuils et puis s'en va. Commence dès lors le parcours de l'inconnu pour la jeune mère de famille placée dans un foyer mère-enfant. Sa vie, un scénario écrit pour un long métrage dont elle tiendra le rôle principal jusqu'au clap de fin. Burt, le prénom du bambin a déjà un avant goût de cinéma américain, Lancaster y est pour beaucoup. De quoi rêvent les filles qui ont connu le désamour maternel, l'échec scolaire, l'errance sociale et des mecs uniquement intéressés pour 'baiser' et se tirer une fois le caleçon remonté ? Ces filles rêvent de princes charmants, de paillettes, de p'tits bonheurs croqués dans le fruit mûr du jour levé, d'ambitions démesurées pour leur môme. Etre mère à peine sortie de l'adolescence, un accident de parcours qui ouvre la brèche à un lot d'infortunes en tout genre. Dans ce long métrage, rentrent en scène des seconds rôles exigeants et envahissants, les psy, les éducateurs, les assistantes sociales, qui ont pour texte, des répliques administratives toutes faites. Jusqu'au jour où les clés d'un appartement sont remises en gage de confiance à la jeune mère afin qu'elle puisse aspirer à un peu d'intimité avec son fils... Mais toujours sous le contrôle des intermittents des services d'aide à l'enfance. La liberté a un goût amer quand le manque d'argent et la perte des repères s'enchainent à la vitesse d'un Grand-huit qui ne s'arrête plus.

L'écriture de Gilles Granouillet n'a rien de littéraire, le ton est direct, le style est construit dans un rapport au présent, les mots sont simples, violents, émouvants et intensément humains. Ainsi en était-il dans *Ma mère qui chantait sur un phare*, une épopée familiale mise en scène par François Rancillac au Théâtre de L'Aquarium en 2013. *Zoom* de Granouillet, la complexité des rapports familiaux est créée par une voix déclinée au pluriel. Marie Provence porte le texte de l'auteur éponyme dans un jeu à trois. La mère est représentée par trois comédiennes qui interviennent de façon inattendue et s'arrêtent sur un chapitre inachevé aussitôt repris par une nouvelle influence. La narration s'appuie sur une histoire décousue à l'image de la scénographie, un branlebas de chaises installées, alignées et balancées sur le plateau. Le pop-corn bon marché bourre les bouches les jours de huis-clos moral.

La mise en scène, une projection libre et assumée du mal être véhiculé par la fracture sociale dont sont victimes les filles-mères paumées et délaissées pour compte. Lucile Oza est simplement grande dans l'interprétation de la mère. Elle est un tout, une présence, une voix et une aisance

artistique impressionnante. Elle s'accapare le plateau comme les personnages et les partage dès qu'ils ne lui appartiennent plus avec Marion Duquenne et Marie Provence pour mieux les reprendre ensuite. Marion Duquenne et Marie Provence jouent à jeu égal avec Lucile Oza car chacune apporte sa propre identité pour la caler par séquence dans ce film en technicolor dont la V.O. est écrite en noir et blanc.

Surprenants et magnifiques sont les extraits des comédies musicales américaines chorégraphiées avec talent par les trois comédiennes.

Zoom, un texte à l'épreuve du temps de Gilles Granouillet, une mise en scène inspirée de Marie Provence et une interprétation subtile de Marion Duquenne, Lucile Oza et Marie Provence. Une Happy end ? What else !

PHILIPPE DELHUMEAU // LA THEATROTEQUE.COM



Marie Provence zoome sur la souffrance d'une femme.

Pourquoi choisir de donner un prénom plutôt qu'un autre à son enfant ? Et de quel poids pèse t-il alors sur sa vie ? Questions complexes qui trouvent dans la pièce de Gilles Granouillet, intitulée *Zoom*, des réponses à la fois sociologiques et psychanalytiques. Parce qu'elle a conçu son fils dans une salle de cinéma et qu'elle vouait un véritable culte au film *Tant qu'il y aura des hommes*, cette jeune femme appellera son fils Burt en hommage au grand Lancaster. Et rêvera pour lui d'un destin d'acteur...

Mais très vite la réalité se montera cruelle et hostile envers cette mère abandonnée aussitôt par le géniteur de Burt : elle devra l'élever seule, se frottant à son sale caractère. « Enfant difficile » ne cessera-t-on de lire sur ses différents dossiers scolaires, et, mal préparés, jamais secourus, aspirés dans une spirale infernale qui se répète (la mère a été répudiée par sa mère dès qu'elle est tombée enceinte), les voilà qui feront l'apprentissage de la solitude, de la violence et de l'exclusion. Seule manière d'exorciser sa douleur, la mère de Burt se met à tout raconter. Donc à remplir les blancs de sa vie de larges pages gorgées de larmes et on verra pourquoi d'une certaine forme de remords.

Adaptant le texte de Gilles Granouillet de manière énergique, **Marie Provence signe une création théâtrale mêlant chorégraphies et dramaturgie explosive. Sur le plateau des chaises s'entassent pour une scénographie inspirée de l'univers de *Kafé Muller* de Pina Baush.** Et pour incarner cette mère, 3 comédiennes se répondent, se complètent, mangent des pop corn, dansent façon Hollywood sur l'air de *Singing in the rain* ou autres et s'enrichissent l'une l'autre, en incarnant une part psychologique intime de cette anti-héroïne, trublione survoltée.

Marion Duquenne, Lucile Oza et Marie Provence en personne associent leur talent pour donner un corps et une âme à la mère de Burt. Par l'intermédiaire de la chorégraphie d'Aurélien Desclozeaux, son langage su corps, s'ajoute au discours qu'elle véhicule. **Et on rit beaucoup au dépend des situations poignantes qu'elle décrit par touches successives.**

Niveau texte, on est dans un théâtre d'idées, proche de Camus et Sartre avec une dénonciation de poids sociétal sur les individus. Marie Provence réussit à rendre ce *Zoom* plus aérien et à sortir du didactisme de l'auteur. Cela donne **une pièce intense, un plaidoyer pour la condition féminine, où la metteur en scène complète le triptyque de son exploration des différentes exclusions humaines, entamée avec *Pacamambo* et *L'enfant sauvage*.**

JEAN-REMI BARLAND // LA PROVENCE

A l'origine de ce monologue, une commande faite à Gilles Granouillet d'un texte destiné à être présenté dans des classes de lycées et collèges. En fait, le spectacle a été aussi mûri lors d'une résidence au collège Guy de Maupassant à Houilles (Yvelines) auprès de ses élèves et de leurs enseignants, puis ensuite représenté dans des dizaines d'écoles, collèges et lycées du département.

Collège Guy de Maupassant, ex-Maurice Velter : souvenirs, souvenirs d'après-guerre qui résonnent encore : notre initiation au cinéma quand nos instituteurs très futés en blouse grise stricte, nous emmenaient en rangs depuis l'école Félix Toussaint pas très loin, pour aller voir des films comme, entre autres, *Les Misérables* avec Charles Vanel, Marguerite Moreno, Charles Dullin...

Ici, on a affaire à une femme et à son fils Burt, né à la suite d'un amour clandestin dans un cinéma avec son amoureux Bernard, pendant une projection du film de Fred Zinnemann, *Tant qu'il y aura des hommes*. Avec le grand Burt Lancaster.

Mais ce Bernard va la plaquer rapidement: vieille histoire! La jeune fille a dix-sept ans, et sa vie va être un long calvaire. Elle va être obsédée par la réussite de Burt dont le prénom revient en boucle, mais sa maman n'arrivera pas à en faire le grand acteur dont elle rêve, même avec le prénom de Lancaster. Et c'est la faute à pas de chance; le garçon atypique, pas dans les clous par rapport à la norme, est renvoyé de son école.

Mais elle ira jusqu'au bout, et l'emmène même au festival de courts-métrages de Clermont-Ferrand pour lui faire apprendre le cinéma, veut lui faire rencontrer des agents et des producteurs. Bien entendu, sans aucun succès. Elle ira même à cogner un rival potentiel de son Burt, et y gagnera quelques années de taule.

Elle arrive dans une salle de classe où a lieu une réunion de parents d'élèves. Pas vraiment souhaitée ni accueillie; juste tolérée et encore: son Burt n'est plus dans l'école depuis longtemps. Mais elle se raconte avec une certaine naïveté: sa vie en détresse et celle de son Burt dont elle répète sans arrêt le prénom comme pour mieux exorciser sa pauvre vie, où elle croise des gens censés lui apporter aide et réconfort: éducateurs, assistantes sociales, etc. et qui contribuent à la casser encore plus et à la plonger dans une immense détresse.

Zoom, texte à la fois simple, efficace mais qui flirte parfois avec le pathos et le misérabilisme, touche cependant là où cela fait mal, grâce à ce personnage de fiction hors-normes, cette encore presque adolescente, dont on a tous l'impression d'avoir connu quelque part une réplique. Comme cette jeune fille de famille très bourgeoise, dissimulant sa grossesse et accouchant seule dans un hôpital. Puis appelant son frère pour lui offrir le cadeau dont elle ne voulait pas: un petit garçon sans père. Et renié par sa mère, mais qui resterait quand même dans sa famille, pensait-elle, et qu'elle reverra de temps à autre. Cadeau accepté (mais il y a de meilleurs départs dans la vie) avec, on s'en doute, tous les dégâts possibles à la clé.

Reste à savoir comment porter ce monologue sur un plateau. François Rancillac, quand il avait pris la direction du Théâtre de l'Aquarium, n'avait pas mal réussi son coup avec Linda Chaïb, très bonne comédienne, qu'il avait su diriger avec finesse et générosité.

Marie Provence, jeune metteuse en scène marseillaise, elle, a choisi intelligemment de faire passer ce monologue en "tri-logue" avec deux autres complices :Marion Duquesne et Lucile Oza. Sur le plateau, des murs gris sinistres en châssis de toile, pas vraiment achevés et de nombreuses

chaises bien alignées puis jetées en vrac. Dans le fond, cinq seaux en plastique entassés, bourrés de pop-corn, et une fontaine à eau. Eclairage aussi sinistre... Mention spéciale à Lucile Oza qui joue surtout la mère; si les petits cochons marseillais ou parisiens ne la mangent pas, cette toute jeune comédienne, avec quelque chose d'exceptionnel dans le phrasé et la gestuelle, a un bel avenir devant elle. Du Vignal, vous n'exagérez pas un peu? Non, rien de formaté chez elle mais une interprétation très sensible comme celle de ses deux copines qui prennent le relais, et tout aussi excellentes.

Il faut aussi signaler la qualité des interludes: courts passages dansés de comédies musicales remarquablement chorégraphiés, et dansés par les trois actrices. Savoureux. Marie Provence a su redistribuer ce monologue dont elle a tiré le meilleur parti, et le mettre en décalage, pour en augmenter la valeur : intelligent et brillant. Côté bémols: une certaine tendance à bouler le texte, que l'on ne comprend pas toujours très bien, et parfois des à-coups dans le rythme: rien de grave; cela va se mettre en place. En revanche, **une direction d'acteurs et une mise en scène d'une rare efficacité.** L'espace nu du Théâtre du Gymnase n'est pas si facile à appréhender pour une jeune metteuse en scène, surtout quand il est presque nu. *Zoom* sera repris au festival d'Avignon à l'Entrepôt, tout près de la gare. Ne le ratez pas. Il fera sûrement un tabac.
PHILIPPE DU VIGNAL// THEATRE DU BLOG.

★FESTIVAL D'AVIGNON★

La Provence

Trois comédiennes incarnent un seul personnage, une pièce à voir jusqu'au 27 juillet au Théâtre de l'Entrepôt

C'est une pièce d'une belle inventivité qui se joue à L'Entrepôt. Zoom met en scène trois comédiennes qui incarnent même personnage, chacune lui apportant une facette différente. L'exercice est complexe puisque les répliques s'entrechoquent, mais il est brillamment réussi et donne une sorte de monologue à trois voix. Les actrices incarnent la mère de Burt, mère abusive qui ne rêve que d'Hollywood pour son fils (avec le prénom qu'il porte, Lancaster est dans le coup !). Cette mère, non sans lien avec la *Bellissima* de Visconti, va se brûler les ailes et celles de son fils au contact de ce monde impitoyable, qu'est celui du cinéma. Ce n'est pas seulement l'envers du décor que nous décrit Zoom, mais on y perçoit très clairement les ambitions de la mère, qui vont peu à peu devenir les siennes propres. Le rêve hollywoodien va se muer en cauchemar, terrible miroir aux alouettes.

Les trois comédiennes sont formidables de vie, de rage et de désespoir. Elles vivent leur personnage et offrent des performances magnifiques. On se replonge dans un âge d'or où se côtoient Tant qu'il y aura des hommes, Chantons sous la pluie et Marilyn Monroe, pour en ressortir éprouvé mais ravi d'avoir vu un beau moment de théâtre.

LA PROVENCE

8 spectacles à voir absolument !

Dans la cour d'un collège lors d'une réunion parents-profs, une mère attend. Elle a l'air un peu paumé. Mais cette mère, qui parlera sans discontinuer du début jusqu'à la fin de la pièce, est fort capable de tenir un spectacle à elle seule.

Et pour cause : l'idée de génie du metteur en scène (Marie Provence) est d'éclater le monologue en trois voix. Trois comédiennes qui vont happer le spectateur dans un tourbillon de paroles. Et surtout d'émotions. Telle une hydre à trois tête, Marion Duquenne, Lucile Oza et Marie Provence vont cracher la détresse et la rage farouche d'une fille mère déchirée, ballotée toute sa vie d'assistantes sociales en pys et autres éducateurs. Etiquetée et fichée. Ravalant sans cesse son orgueil et ses rêves. Et qui rêve, précisément, d'arracher son fils à tout ça. Son avenir à lui, il le fera à Hollywood. **Fêlée, naïve, mais profondément humaine et maternelle, cette maman offre au public un véritable one woman show, où la folie destructrice et joyeuse l'emporte sur le désespoir. Epoustouffant !**

SONIA GARCIA TAHAR // VAUCLUSE MATIN

★TOURNEE★

The logo for 'LA VOIX DU NORD' consists of the text 'LA VOIX DU NORD' in a white, bold, sans-serif font, set against a blue rectangular background. A white diagonal line is positioned at the bottom right corner of the rectangle.

SAINT-ANDRÉ-LEZ-LILLE

«Zoom» au Zeppelin : une cantate à trois voix pour mère célibataire

Ce lundi, la compagnie marseillaise Le 7e ciel présentait « Zoom », de Gilles Granouillet, dans une mise en scène de Marie Provence, au Zeppelin.

Devenir mère célibataire à 17 ans, après avoir conçu son fils avec un chauffeur livreur dans une salle de cinéma durant la projection de Tant qu'il y aura des hommes, l'appeler Burt, comme Lancaster, le héros du film, et vouloir en faire une vedette hollywoodienne : tel est le thème de ce monologue à trois voix.

Marie Provence, Marion Duquenne et Lucile Oza y campent tour à tour une jeune femme qui, pour exister, se bat avec son cœur et qui va se mettre dans la tête que son fils peut devenir acteur. **La pièce démarre à cent à l'heure, et très vite le public oscille entre rires et émotion. Trois comédiennes, trois visages différents, portent en elles la fragilité, l'insolence et la souffrance de cette mère devenue héroïne de tragédie malgré elle.** Elles dressent le portrait d'une mère boulimique et paumée, se bourrant de pop-corn de supermarché, qui, à force de supermarché, qui, à force de vouloir bien faire, va faire de son fils une bête de cirque qui atteindra le Graal en incarnant... le fils d'Obélix.

Toutes trois évoquent de façon magistrale à quoi rêvent les filles en état de désamour maternel et qui ne connaissent que des hommes intéressés par leur corps.

Les mots sont simples, violents, émouvants et surtout humains. Les extraits de comédies musicales

américaines, Elvis et Marylin réincarnés plus vrais que nature, parsèment le spectacle et symbolisent la réussite qu'ambitionne cette mère pour son fils. Fils qui, grâce à l'amour fou dont elle l'entoure, finira par réussir sa vie.

La pièce est une interrogation sur l'éducation et les parents, à la fois tendre, drôle et violente, à l'happy end très hollywoodien. **Ce spectacle étincelant aura été décliné à trois voix de façon magistrale par Marie Provence, Marion Duquenne et Lucile Oza.**

FESTIVAL THEATRAL DE COYE LA FORÊT

Article publié sur le blog Coye29.com

Quelle chance il a Burt ! Venu au monde grâce à "Tant qu'il y aura des hommes", pour lui, la vie, c'est "Tant qu'il y aura mes mères" ! Mais lui laisse(n)-t-elle(s) le choix du casting ?

Pourtant elles se démènent ces mères, car il va réussir, Burt, il faut qu'il réussisse. Tout doit lui réussir à Burt, et à toutes ces mères qui s'acharnent à faire son destin, qui s'acharnent à grands coups de rêves, à grands coups de colère, à grands coups tout court, car rien, ni personne ne doit venir faire obstacle à cet avenir glorieux, qui doit s'inscrire en grandes lettres lumineuses sur tous les cinémas du monde.

Cette mère démultipliée sous la forme de trois comédiennes occupe tant d'espace et telles les facettes d'une boule lumineuse, elle bouge frénétiquement. Elle s'invente son cinémascope, elle résiste à son mal-être, elle rit, pleure, se tord, s'invente une autre tant elle cherche à combler les manques d'elle-même.

Elle parle, elle parle, elle se raconte en trois dimensions. Elle pousse son Burt vers un futur qu'elle a choisi, pour qu'il ne ressemble pas au passé qu'elle tente désespérément d'oublier.

Trois comédiennes pour illustrer la force d'une mère pour inventer à son Burt un avenir illusoire, tant de force aussi pour taire à Burt tout ce qu'il devrait savoir sur elle, et sur ce Bernard, qui lui a fait son cinéma avant de s'éclipser.

On veut y croire avec elle, pour « chanter sous la pluie » comme elle, pour l'aider à se transformer, à se nettoyer de toutes ses blessures. Mais désespérément, son destin reste à l'image d'une Rita Hayworth, d'une Marilyn Monroe criant pour être aimée sans jamais pouvoir le dire, sans jamais être entendue.

On applaudit ces trois femmes lumineuses, portant hommage à bien des mères et à leur Burt.